

## *Mémoire*

Nous savions que notre ami Pierre Routier était depuis quelques années sur ce qu'il appelait « L'affaire Signorelli ». Dans les pages qui suivent, il nous en livre le premier chapitre. Mais le deuxième, qui paraîtra à l'été dans notre prochain numéro, est tragiquement devenu depuis peu le dernier épisode. Car Pierre Routier vient de mourir. Il avait 47 ans.

Pour chacun de nous, le nom de ce passionné d'écriture ne risque pas d'être un jour oublié.

*Allannah Furlong, Martin Gauthier, Isabelle Lasvergnas,  
Jacques Mauger, Lise Monette et Dominique Scarfone*

# *Si vous allez à Orvieto*

*Contribution à l'analyse  
de l'oubli des noms propres\**

Il arrive souvent<sup>1</sup> qu'un livre prolonge un bref article, écrit rapidement et sous l'inspiration de circonstances particulières. Ainsi de Freud qui, en 1901, publie *Psychopathologie de la vie quotidienne*, travail qui le tient en haleine depuis quelques années, à côté d'autres recherches élaborées parallèlement.

Dès les premiers mots de son livre, il nous en présente les origines qu'il entend bien éclairer en les soumettant à une nouvelle élaboration : « J'ai publié en 1898, dans *Monatsschrift für Psychiatrie und Neurologie*, un petit article intitulé : « Du mécanisme psychique de la tendance à l'oubli », dont le contenu, que je vais résumer ici, servira de point de départ à mes considérations ultérieures<sup>2</sup>. »

Ces considérations ultérieures se retrouveront facilement en lisant la table des matières. Freud part de « L'oubli de nom propre » (chap. 1) pour arriver à « Déterminisme, croyance au hasard et superstition. Point de vue » (chap. 12). Entre ces deux extrémités, nous retrouvons un

\*Texte dédié à mes filles Sophie et Maude qui n'ont cessé de s'y intéresser.

enchaînement fort révélateur passant par « L'oubli de mots appartenant à une langue étrangère et l'oubli de noms et de suites de mots » avant d'en arriver aux « souvenirs d'enfance », aux « souvenirs-écrans », aux maladresses et aux accidents. Nous comprenons que tout le livre reprend le texte de 1898 et lui offre une extraordinaire élaboration secondaire. Oui, une élaboration secondaire fameuse, réussie, géniale, qui donne les clés de lecture tout en entraînant le lecteur dans un enchaînement propre à l'égarer complètement et à lui faire perdre de vue, dans l'examen minutieux des erreurs et de leur compréhension, le point de départ qu'il ne réussit pas à dévoiler complètement. Il l'aurait dévoilé qu'il serait tombé dans le « privatissima », ce qu'il voulait justement éviter.

Allons-nous, à notre tour, commencer une autre élaboration secondaire en tentant de cerner ce point de départ ? D'une certaine manière, oui. Impossible de faire autrement, tout en sachant que notre volonté est d'éclairer ce point de départ. Ce texte nous a interrogé comme il en a interrogé bien d'autres. Nous avons eu le sentiment de nous trouver devant une révélation, une explication d'énigme qui en contenaient d'autres. Mais n'est-ce pas toujours ainsi en analyse ? En cernant de près et en éclairant tel matériau, tel fragment mis au jour, nous en perdons d'autres de vue quitte à les obscurcir en voulant les éclairer. Toujours l'inconnu nous accompagne et nous nargue ; mais, si nous aimons la recherche, il nous procure aussi stimulations et plaisirs.

Nous allons, pour l'instant, laisser de côté l'ensemble de la *Psychopathologie de la vie quotidienne* pour nous centrer sur l'article de 1898 et voir ensuite comment la *Psychopathologie* reprend l'oubli du nom Signorelli, comme l'article de 1898 avait repris le compte rendu écrit à Fliess. Reprenons donc cet article et suivons-y Freud pas à pas, souhaitant éclairer ce texte fondateur d'une petite lumière.

### *L'oubli... de l'autre*

Il nous est dit, d'abord, que l'oubli est universel et se produit comme suit : « ... au beau milieu d'une conversation l'on se voit contraint d'avouer à son partenaire que l'on ne peut trouver un nom dont on voulait justement se servir, et de lui demander son aide — le plus souvent inefficace : “ Comment s'appelle-t-il donc ? Un nom si connu ; je l'ai sur le bout de la

langue ; à l'instant il m'a échappé. » Une pénible et évidente agitation, semblable à celle des aphasiques moteurs, accompagne alors les efforts successifs pour trouver le nom dont on a le sentiment qu'on aurait pu en disposer il y a encore un moment<sup>3</sup>. »

Avant d'arriver à l'exemple de l'oubli Signorelli, cette définition du phénomène en lui-même nous semble porteuse d'un avenir qui ne sera pas celui que la définition nous laissait attendre. Nous savons en effet que des oublis de noms propres se produisent alors que nous sommes seuls et que nous pensons ou écrivons. L'oubli décrit par Freud n'est pas de cette sorte. Il se situe dans une conversation entre deux personnes. Cette précision a l'air de rien ; mais nous savons à quoi de tels riens peuvent nous mener. La conversation s'engage et, à un moment particulier, un « aveu » s'impose. Cet aveu, contraint par la situation, est un aveu d'ignorance. Il concerne le nom d'une personne que nous disons connaître et que nous ne parvenons plus à nommer. Nous nous sentons ridicule, humilié de cette perte de mémoire et nous nous sentons forcé de demander à l'autre de nommer à notre place. Nous ne voudrions pas remarquer l'aspect punitif de la situation que nous y serions contraint par l'observation de la situation ou par l'effort ressenti. L'aveu d'ignorance, même momentanée, arrive au moment où la reconnaissance de la connaissance serait précieuse. Avouer ignorance, incapacité à se remémorer et besoin d'aide est humiliant et peut donc être vu comme un effet du surmoi. L'oubli est révélateur de ce qui se passe dans la situation qui vient d'atteindre un point de tension assez élevé.

Un nom propre a été perdu, a été refoulé. On tue un nom. Un nom propre est mort. On veut lutter contre cette mort et on n'y parvient pas. Celui que l'on convoque, par l'effort de remémoration, refuse de venir. Il est retenu prisonnier d'une censure éprouvée comme absurde. Le motif de l'oubli échappe et ce dernier déconcerte par son apparente inutilité. Il y a là un signal avertissant que l'on veut dire et que l'on ne veut pas dire à son partenaire quelque chose le concernant. On ne lui dit pas et on lui dit malgré tout le « retenu », « l'oublié », par l'embarras dans lequel on se trouve et dans lequel on le plonge. L'aide est-elle demandée ? Elle se voit généralement refusée d'un « non ! ce n'est pas cela ». Le scénario s'imagine sans peine :

- Un tel, dira l'interlocuteur.
- Non, ce n'est pas cela, lui répondra-t-on.
- Tel autre, alors, tentera-t-il.
- Non, pas lui non plus.
- Alors ce dernier.
- Non ! Non ! Ce n'est pas lui non plus, lui rétorquera-t-on, se sentant gagné par l'impatience.

Cette impatience gagnera également l'interlocuteur parce que nous lui formulons une sorte d'énigme. Nous jouons au sphinx avec lui et, à ce petit jeu, il se sent perdant. Même s'il trouvait le nom recherché, parions qu'un autre nom propre viendrait à manquer et parler d'embarras. C'est ce qui a aussi frappé Freud (« Associations de plusieurs actes manqués », chap. 11). Il y a même une attrape dans le « un nom si connu », le « je l'ai sur le bout de la langue » ou le « à l'instant il m'a échappé ». Invite et dérobade, séduction et refus. Jeu d'enfant, en un sens, plus près de la charade ou du rébus par le « ça commence par Bo... ». Quand on l'aura retrouvé, ça aura si bien commencé par Bo que le nom sera Signorelli. Autre déroute de l'interlocuteur aidant qui voit le leurre sans pouvoir s'en plaindre.

La situation est classique. Nous y venons tous un jour ou l'autre et, alors, nous ne voulons pas savoir ce qui se passe entre notre interlocuteur et nous, ce qui passe et refuse de prendre nom. Nous disons « non » à l'autre. Nous voulons lui dire « non ». Nous voulons le contrer sans que cela paraisse. Nous voulons même l'embarrasser, l'agresser directement, finement, de manière à ce qu'il ne puisse se mettre en colère même si cette dernière est induite. Mais nous nous exprimons gauchement en laissant entendre que c'est voulu, alors que c'est justement à notre insu. De fait, ça agresse l'interlocuteur tout en nous punissant de l'agresser par la déréliction de la situation d'oubli, d'aveu d'ignorance « passagère ».

La « pénible et évidente agitation » montre à l'autre personne le conflit éprouvé entre lui avouer et taire des sentiments que l'amitié ou la simple urbanité demande de retenir. Entre les deux tendances adverses, un compromis est appelé et répond à l'appel par le « jeu » décrit sous le nom « d'oubli de nom propre ».

« Ne vois-tu pas que je brûle... de te dire : “ non ! ” ? Tu ne le vois pas ? Eh bien ! je vais te le montrer par mon agitation. Je lutte pour ne pas te dire un nom/non (*name/nein*). Je te convie même à tenter de le dire avec moi, bien que je disqualifierai tous les noms que tu me proposeras ». En faisant entrer l'interlocuteur dans l'effort de remémoration, nous le rendons, lui aussi, incapable de dire le bon nom, le bon mot qui apaiserait la tension supposément venue de l'oubli, alors qu'elle l'a créée. Voilà donc le partenaire rendu aphasique, lui aussi.

Il y a là une scène qui, à distance, pourrait être décrite d'une autre manière tout aussi prometteuse pour l'analyse : « Deux personnes sont aux prises avec un indicible, un imprononçable qu'elles essaient en vain de trouver. »

Il faut parfois attendre longtemps avant que la mémoire s'active dans le bon sens. Bondissons dans le temps. Passons de 1898 à 1911. Voici un article minuscule de Freud. Treize lignes dans sa traduction française : « La signification de l'ordre des voyelles ». Transcrivons-le complètement : « Il a été à coup sûr souvent contesté que, dans les rêves et les idées qui nous viennent, des noms qui se dérobent doivent, comme l'affirme Stekel, être remplacés par d'autres qui n'ont de commun avec eux que l'ordre des voyelles. Pourtant l'histoire des religions fournit sur ce point une analogie frappante. Chez les anciens Hébreux le nom de Dieu était « tabou » ; il ne devait être ni prononcé ni transcrit — exemple nullement isolé de la signification particulière des noms dans les civilisations archaïques. *Cet interdit fut si bien maintenu que la vocalisation des quatre lettres du nom de Dieu יהוה est aujourd'hui encore inconnue.* Le nom est prononcé Jéhovah, du fait qu'on lui attribue les signes vocaliques du mot non interdit Adonai (Seigneur) (S. Reinach, Cultes, mythes et religions, t. 1, p. 1, 1908).<sup>4</sup> »

Treize lignes pour faire dire que *Seigneur* peut être prononcé en place du nom de Dieu, lui, imprononçable. « *Herr !* », « *Seigneur !* » Le nom ne doit pas être dit. Il doit être remplacé par un autre.

Or, que nous dit Freud, en 1898, pour expliquer le phénomène ?

« Dans les cas<sup>5</sup> en question, deux manifestations associées sont à remarquer. Premièrement, l'énergique tension volontaire de cette fonction se montre impuissante à trouver le nom perdu, aussi longtemps qu'on la

maintienne. Deuxièmement, au lieu du nom recherché, un autre nom se présente aussitôt, que l'on reconnaît comme faux et que l'on rejette alors qu'il revient pourtant avec insistance. Ou bien l'on trouve dans sa mémoire, au lieu d'un nom de remplacement, une lettre ou une syllabe que l'on reconnaît comme élément faisant partie du nom recherché<sup>6</sup>. »

La différence est minime entre ces deux citations. À treize ans d'intervalle, même thème, même description : recherche d'un nom propre, oubli du nom, effort de mémoire ou demande d'aide et victoire du refoulement dans la situation d'oubli comme dans la culture. Les « refoulements culturels » procèdent de la même manière que les refoulements individuels. Les refoulements individuels peuvent aussi s'exercer sur des noms se rattachant à la religion ou à son histoire. L'oubli du nom d'un peintre célèbre pour ses fresques de la Fin du monde et du Jugement dernier ne serait qu'un déplacement dans l'oubli du Juge, de l'ordonnateur du jugement dernier, de « l'imprononçable » : Dieu.

On voit, on pense, dans les deux citations, et pourtant on ne sait pas dire. Quelle ressemblance, ici, avec l'aphasie motrice à quoi Freud compare les efforts de remémoration ! N'a-t-il pas dit, à ce propos, en 1891 : « Le trouble de la reconnaissance des lettres entraîne naturellement aussi l'incapacité de lire. Par contre, on peut rencontrer un trouble de la lecture à côté du maintien de l'aptitude à reconnaître des lettres...<sup>7</sup> » et « Je crois que l'on peut affirmer en général qu'en cas d'aphasie motrice on perd tout aussi bien la capacité de comprendre ce que l'on a lu que celle de la lecture dite mécanique puisque la compréhension de la lecture ne se donne qu'après avoir transféré l'excitation des éléments visuels aux éléments moteurs par l'association de ces derniers avec les éléments acoustiques<sup>8</sup> ».

Il y aurait bien des recoupements à établir entre cette dernière citation et celle sur l'ordre des voyelles. On y parle d'incapacité à lire, à dire ou à comprendre ce qu'on voit. Cette incapacité s'associe à la paralysie dont nous savons qu'elle rencontre deux destins dans la pensée de Freud. Le premier est celui de la menace de la syphilis que son père lui a indirectement administrée en lui parlant des femmes aux mœurs faciles. Dans ce cas, la paralysie conduit à la mort. Le second est celui de l'hystérie (paralysie d'un membre) ou de l'angoisse (paralysie de la pensée) et de la découverte du

savoir à ce propos. Le savoir de la satisfaction sexuelle avec les prostituées rencontre une menace à quoi fait écho le savoir de désirs insatisfaits dans l'hystérie et l'angoisse, savoir qui ne s'acquiert pas sans moment de résistance ou de paralysie. Or, face à la paralysie de la mémoire dans l'effort de remémoration consécutif à un oubli se produisant lui-même dans une conversation, Freud conseille la solution d'un relâchement de la tension de recherche, d'une possibilité d'oubli et d'une détente : « La meilleure méthode pour se rendre maître du nom recherché consiste comme on le sait à “ ne pas penser à lui ”, c'est-à-dire à détourner de cette tâche la part de l'attention dont on dispose volontairement. Après un laps de temps, le nom recherché vous “ traverse ” alors brusquement ; on ne peut s'empêcher de le crier, au grand étonnement de son partenaire qui a déjà oublié l'incident et n'a d'ailleurs pris qu'une modeste part aux efforts de son interlocuteur<sup>9</sup>. »

Il faut oublier, relâcher la tension de la mémoire pour que cette dernière retrouve son agilité. Il ne faut pas la forcer. Il faut la laisser revenir d'elle-même. On ne peut forcer un revenant à apparaître et, comme le disait Freud, les noms propres sont des revenants. La méthode est simple, si simple qu'on pourrait la penser simpliste. Or, si la mémoire du nom revient quand on cesse de la solliciter et de s'agiter, Freud nous dit que c'est parce que l'attention a retrouvé sa liberté. C'est que, pendant la conversation, un déplacement de l'attention a eu lieu, de la situation de conversation à un mot dans la conversation, mot représentant une personne étrangère, un fantôme dans la relation. Ce mot déplace aussi l'attention de l'interlocuteur de nous à une personne étrangère et déplace notre attention de notre interlocuteur à une personne étrangère. Redevenant libre, l'attention peut revenir à l'interlocuteur et à la situation présente. C'est à ce moment que le nom recherché repasse du bout de la langue à l'extérieur de nous, dans le nom révélé. L'oubli a donc produit une évasion, une fuite de la situation présente où un danger (représenté par l'interlocuteur) menaçait. L'oubli serait même le moyen de fuite qui en provoquerait un autre, soit la recherche à deux du nom perdu. Il serait en même temps un compromis des tendances conflictuelles (rester/partir, dire non/ne pas le dire, agresser/réparer, se centrer sur le conflit/attirer l'attention ailleurs).



Au moment où le nom oublié ne fait plus partie des préoccupations des deux interlocuteurs — ils ont fait un pacte tacite de poursuivre la conversation entreprise, mais un pacte non observé par « l'oublieur<sup>10</sup> » — le voilà qui refait surface pour surprendre l'oublieur au point de le faire crier de surprise et de contentement, et l'interlocuteur de surprise et de mécontentement d'être à nouveau dérangé. Il y a là une accumulation de détournements, de surprises et d'agressions subtiles qui ne peut que nous questionner. Pourquoi le nom oublié revient-il ? Pourquoi à ce moment-là plutôt qu'à un autre ? Ne revient-il pas justement parce qu'il devait revenir... après une attente et surprendre de son retour ? Et il y réussit ! Mais pourquoi surprendre ? Sans doute pour la même raison qui avait provoqué l'oubli : pour détourner encore une fois l'attention de quelque chose d'inquiétant ne cessant de resurgir dans la relation avec l'interlocuteur, d'un danger qui avait été passagèrement écarté par l'oubli et que le souvenir du nom tente d'écartier à nouveau par son retour même. Ainsi, le retour du nom oublié agirait comme l'oubli, la demande d'aide, l'imparable aveu de l'oubli et les noms de remplacement. Cinq interruptions de la conversation. Est-ce assez ? « Comment discuter dans un tel contexte ? », nous demandera-t-on. Justement, il s'agit d'arrêter la conversation, parce que certains sujets dangereux ou représentant un danger se sont immiscés dans le cours des échanges et qu'il y a lieu de les éviter. Comme la fuite réelle est impossible — elle révélerait le danger que l'on désire éviter — il ne reste que la fuite par en dedans, fuite obtenue en détournant l'attention sur d'autres mots... imprononcés. Ces mots imprononcés communiquent pourtant à l'interlocuteur ce qui aurait pu être dit et le communiquent par les associations, les interruptions, les malaises et les affects ressentis.

L'étonnement des deux partenaires résulte aussi de l'apparition d'un disparu, d'un mort que l'on ne croyait plus rencontrer. Les deux personnes sont comme Hamlet devant le spectre. Par le fait de l'oubli, quelqu'un est devenu fantôme, a séparé les partenaires en discussion et les sépare à nouveau par son apparition. Or, ce disparu a un statut qui n'est pas négligeable. Il fait en effet fonction de tiers séparateur et de tiers interdicteur. Il sépare les deux personnes en tant qu'appelé par l'une qui ne peut plus le nommer et par l'autre qui voudrait bien ne pas avoir à le

chercher : « Peu importe donc comment s'appelle l'homme. Continuez seulement votre récit, a coutume de dire le partenaire<sup>11</sup>. »

C'est-à-dire : « Je suis là, moi ; laissez donc les absents où ils sont et occupez-vous de moi. » N'est-ce pas, en d'autres mots, une pseudo-prise de conscience d'un transfert... refusé. Mais nous ne pouvons demander à Freud de comprendre ce qu'il est en train de trouver dans sa relation à Fliess. Cette découverte du transfert demeurera d'ailleurs pour lui comme pour nous un fait surprenant, toujours à redécouvrir et ne cessant d'interroger qui a à en subir les effets. Freud ne dira-t-il pas à ce sujet, quarante ans plus tard, soit en 1938 : « ... d'autres [faits] ne laissent pas de nous surprendre<sup>12</sup>. » Il faut se placer ici dans la peau de celui qui est face à l'oubli pour comprendre le transfert. Freud s'est trop centré sur ses propres réactions. Il oublie son interlocuteur et ce qui se passe entre eux deux. Il s'empêche de saisir au bond un événement qui bouleverse sa vie actuelle et qui lui fournira des interrogations en abondance dans les années à venir : sa relation transférentielle à Fliess. En 1901, dans la rédaction de la *Psychopathologie*, il laissera encore de côté — en revenant sur l'oubli de noms propres — cette dimension pourtant essentielle du phénomène : que l'oubli se déroule dans une conversation. Il l'aurait admis qu'il aurait cherché l'interprétation transformant cet indicible en mots. Il aurait interprété l'oubli d'abord en fonction de cette situation avant d'en dégager l'articulation avec le psychisme de l'oubli.

L'oubli pourrait n'offrir qu'un vide énigmatique. Ça n'est pas le cas et Freud nous en avertit. En effet, si l'interlocuteur n'entend pas le nom oublié, il en va bien autrement des noms de remplacement qu'il entend fort bien au point de les voir guider ses propres associations et suggestions. Nous pensons même que ces noms seront porteurs d'affects et de messages voilés que l'esprit de l'interlocuteur saisira confusément... pour son plus grand malaise.



### *Éléments de circonstance*

En nous présentant l'oubli Signorelli, Freud ne part pas de zéro. Il inscrit au contraire cet oubli dans une chaîne d'oublis dont le premier maillon est décrit à Fliess dans sa lettre du 26 août 1898. L'oubli est celui du nom du

poète Julius Mosen, nom remplacé par ceux de Lindau et Feldau. L'oubli s'est-il passé alors que Freud était seul ? Nous n'en savons rien. Les détails manquent. Là encore, il est raconté à Fliess qui en devient l'interlocuteur... de remplacement à défaut d'en être le premier(?). Freud écrit sa lettre alors qu'il est en vacances à Aussee. Il s'y ennue (« Toutes ces promenades me sont trop connues<sup>13</sup> »). Il n'a rien à offrir à Fliess. L'*Esquisse* est un souvenir vieux de trois ans. Pour passer le temps — on peut se demander ce qui le lui rend si long si ce n'est l'absence de Fliess qu'il vient pourtant de rencontrer à Munich ou à Aussee — il lit *Les faits fondamentaux de la vie psychique* de Lipps. Il écrit à Fliess que les vues de Lipps concordent assez bien avec les siennes et « peuvent être transposées en ses propres hypothèses ». Comment ne pas voir dans ce passage un « aveu » à peine déguisé, déplacé sur Lipps, de la transposition en ses hypothèses de la théorie de la bisexualité ? Il rajoute que : « Le moment n'est évidemment pas bien choisi pour pousser plus loin mes éclaircissements<sup>14</sup> ». Autrement dit, paraphrasant sa lettre, nous pourrions lui faire dire : « Je ne veux pas encore arriver à l'inévitable : me séparer de toi. Je suis trop seul dans cette campagne (*Feld*) et je m'ennue trop de toi pour te contrarier dans ces histoires de droite-gauche (*Links*). Douceur donc (*Lind*). Toi, tu étais mon Lipps, " l'esprit le plus lucide de notre temps ". Mais cet esprit commence à m'ennuyer. Je le connais trop. Toutes ces promenades me sont trop connues ». Le moment a beau être mal choisi, Freud est sur une lancée qu'il ne pourra plus freiner. Il pourra tout au plus l'élaborer secondairement en... récits d'oublis.

Il enchaîne : « Mon travail sur l'hystérie me semble encore plus douteux et sa valeur, moindre... » Mais plus douteux et de valeur moindre que quoi si ce n'est de la transposition des idées de Fliess en les siennes propres ? Suit l'« aveu » de l'oubli : « ... Comme si j'avais omis de tenir compte d'un certain nombre de facteurs importants...<sup>15</sup> » Ces facteurs, le reste de sa lettre nous en donne le détail. Il passe en effet, sans plus de transition, à la description de l'oubli d'un nom qui a été remarqué depuis par ceux qui se sont penchés sur ce texte<sup>16</sup> — se référant au frère mort Julius et à Moïse, le premier des Juifs. La lettre se termine sur cette équivoque : « L'analyse a résolu toute la question ; malheureusement, comme pour mon grand rêve, il m'est impossible d'en faire publiquement état...<sup>17</sup> » Il lui dit donc : « Je sais à quoi m'en tenir au sujet de cet oubli que je te communique. Je

t'écris que je sais ; mais je ne te dis pas ce que je sais. » Quelle meilleure façon pourrait-on trouver de dire sans dire... si ce n'est l'oubli d'un nom propre... en direct ?

Les difficultés à comprendre l'hystérie ne sont pas uniquement liées aux hystériques ; mais aussi au refoulé et à l'incommunicable du côté de l'analyste, de Freud. Le public, c'est Fliess et les sentiments de Freud à son égard ne sont pas aussi doux (*lind*) qu'ils le paraissent. Il est vrai — et ceci nous semble bien négligé des recherches sur le sujet — que Fliess tient à Freud de bien étranges propos, et depuis longtemps, sur le nez, le sexe et les nombres. Il doit commencer à agacer Freud avec ses marottes de plus en plus « folles », parce qu'elles sont écrites et adressées à Freud, pour Freud.

Moins d'un mois après cette lettre, une autre lettre dans laquelle l'oubli Signorelli est relaté. Quelques jours plus tard, il en a fait un article et il l'a dépêché à Ziehen. Un mois plus tard, il est prêt à « en faire publiquement état » bien qu'habilement élaboré, secondarisé et rendu méconnaissable, tout en donnant, à la clé, les moyens de le rendre connaissable, du moins en grande partie. Examinons maintenant l'oubli Signorelli.



*Signorelli, le revenant*

« Pendant les vacances d'été, j'entrepris un jour, à partir de la belle Raguse, une excursion en voiture vers une ville voisine en Herzégovine<sup>18</sup>. »

L'action se situe pendant les vacances. Or, ces vacances, le 3 avril 1898, Freud laisse entendre à Fliess qu'elles devront se passer sous le signe de l'économie. Il lui écrit : « Je voudrais bien retourner en ce beau pays d'Italie, mais l'année a été très mauvaise. Je suis obligé de faire des économies...<sup>19</sup> » Il est évident que les économies sont moins le vrai motif de son évitement de l'Italie que son inhibition à aller à Rome (Hannibal... Hannibal !), celle plus large à voyager et un certain pessimisme face au futur. Pourtant, il vient à peine d'écrire cette lettre à Fliess qu'il partira avec son frère Alexandre pour l'Istrie où il visitera Aquileia et Gorizia. En août, il laisse Martha à Aussee et part en Engadine avec Minna. L'itinéraire : Innsbruck, Landeck, Trafoi, le Stelvio, Bormio, Triano, le Bernina,

Pontresina et Maloïa<sup>20</sup>. À nouveau, l'étonnement nous gagne de voir ainsi Freud flirter avec l'Italie, d'abord en Istrie, du côté de la Bosnie-Herzégovine, puis en Engadine, du côté de la Suisse, et d'écrire tout cela à Fliess. On se doute de la perplexité de ce dernier à lire cette description après l'invocation récente des économies à faire. Est-il assez sagace pour comprendre que l'économie est surtout de... lui ?

Au moment de son excursion, Freud est tout au plaisir du voyage. Il ne peut pas avoir oublié les nombreux voyages qu'il a faits depuis sa lettre du 3 avril (voyages de consultation effectués en juin, en plus de ceux d'avril et d'août). Lui faut-il parler d'économies pour surmonter inhibitions et pessimisme et devenir prodigue ? Le fait remarquable de ce voyage en Dalmatie est aussi qu'il nous en parle depuis Raguse. Or, Raguse, la « belle Raguse », ville forte et port de mer, se situe presque à la hauteur de Rome, de l'autre côté de l'Adriatique. Est-il possible que Freud n'y ait pas songé ? Il a pourtant de quoi activer son inconscient. De plus, la ville voisine vers où il part en excursion est Cattaro, nom qui assone avec *catarro* qui, en italien, signifie catarrhe. Autre activation de l'inconscient, du côté de Fliess cette fois-ci. Le moins que l'on puisse dire est que Freud emmène des fantômes en excursion. Hélas, il ne s'en rendra compte qu'au moment où ces derniers se manifesteront.

L'excursion en voiture, ou en train, favorise aussi l'émergence de souvenirs d'enfance confus. Départ en train, regards par la fenêtre et illusions : d'étranges lanternes de gare prises pour les flammes de l'enfer. Fin du monde ! L'excursion lui rappelle aussi les congrès avec son ami lointain ; mais est-il encore certain d'y tenir à ces congrès ?

La voiture roule en Herzégovine, c'est-à-dire en terre étrangère mais, d'une certaine façon, familière, étrangement familière même, puisque assujettie par son pays l'Autriche-Hongrie. Freud est donc, par rapport aux habitants du pays, dans la position du seigneur (*Herr*) face à ses sujets, ce qui correspond souvent à la position psychique du touriste.

Qu'il parte de Raguse ne peut que le ramener au rêve du « Château au bord de la mer », rêve de la nuit du 10 au 11 mai, soit peu de temps après son voyage en Istrie avec Alexandre... au lieu de rencontrer Fliess alors malade. Autre évitement ! Le château est une forteresse dans le rêve et Raguse est

une ville fortifiée... À nous d'en comprendre le symbolisme et le lien avec le château fort de la théorie freudienne d'alors. Nous remarquons aussi que Freud succède au « gouverneur » du rêve après que des « mots » eurent été échangés : « Il respire difficilement et veut s'éloigner ; je le retiens et lui demande de quelle manière je dois, si besoin est, lui faire parvenir des nouvelles. Là-dessus il dit encore quelque chose, mais aussitôt après il tombe mort, je l'ai sans doute fatigué inutilement avec les questions<sup>21</sup>. »

Or, n'a-t-il pas demandé à Fliess, quelques jours auparavant (le 1er mai 1898) de « pertinents avis » et un « puissant stimulant » ? Ne craint-il pas de réduire son gouverneur ou celui qui est en passe d'« avoir été » son gouverneur à la place du mort en le soumettant à la question ? On imagine la terrible indécision qui l'habite et le suit jusque dans ses voyages et vacances. Partir ne suffit pas. Les conflits internes nous suivent et se répètent au moment où nous nous en pensons hors d'atteinte.

Ainsi, au départ de l'excursion, il y a d'étroites connexions entre les éléments de la réalité extérieure et ceux de la réalité psychique de Freud. Tellement, que c'en est trop. C'est sans doute à cause de ces connexions que nous devons d'en avoir été informé par le récit de ses rêves et de l'oubli Signorelli. Les deux compagnons roulent donc sur une voie inconnue et les échanges s'engagent : « La conversation avec mon compagnon portait, comme on peut le comprendre sur la situation des deux pays (Bosnie et Herzégovine) et le caractère de leurs habitants<sup>22</sup>. »

Le récit nous laisse supposer que le voyage se faisait à deux. Rien ne nous autorise à penser qu'il y avait d'autres voyageurs. Or, les trois textes traitant de l'incident nomment ce voyageur différemment, à croire que le même devint plusieurs, trois. Dans la première version, celle de la lettre à Fliess du 22 septembre 1898, Freud désigne ce voyageur comme « un avocat berlinois (Freyhau) » ; dans le texte publié un peu plus tard sur l'oubli, il le nomme « mon compagnon », enfin dans la *Psychopathologie*, trois ans plus tard, il l'appelle « un étranger ». Il y a là de quoi surprendre. L'individu n'aura de nom propre que pour Fliess. Pourquoi ? N'oublions pas que Freud écrit sur l'oubli des noms propres. Alors pourquoi oublier de plus en plus le premier nom du récit ? Il y a là une mise à distance évidente. En effet, de la personne présentée par sa profession et son nom, il ne restera plus

qu'un compagnon anonyme, puis un étranger. Cette mise à distance dut en répéter une autre. À ce propos, il ne nous semble pas du tout indifférent que Freyhau ait été un avocat si l'on songe que Freud voulut en être un au temps de ses ambitions de jeunesse, lorsqu'il rêvait de gloire. Si nous songeons en plus que, comme berlinois, Freyhau est concitoyen de l'ami Fliess à qui Freud écrit presque tout ce qui se passe d'important dans sa vie, nous comprendrons la phrase : « J'ai encore pu expliquer un oubli que je désire te raconter... » en y ajoutant : « ... parce qu'il te concerne. »

Nous pouvons aussi émettre l'hypothèse que le refoulement de la profession et du nom de Freyhau tient au fait que le nom de ce dernier commence par les mêmes lettres que celles du nom de Freud et brouille les identifications. Le voyageur représenterait un avocat berlinois, un compagnon et un étranger ; c'est-à-dire Fliess, le compagnon berlinois, plaidant la cause de la bilatéralité-bisexualité, cause devenant de plus en plus étrangère à Freud, et Freud lui-même s'identifiant à ce compagnon berlinois et plaidant, dans le cas du différend qui les oppose, sa cause à lui, au risque de les rendre étrangers l'un à l'autre.

La conversation porte sur la situation des deux pays assujettis qui rêvent de leur indépendance. Comme touriste, Freud est dans le camp de l'opresseur (*Herr*). Mais, face à son interlocuteur berlinois se dédoublant par transfert, c'est lui qui se sent opprimé, obligé de ménager l'inventeur de la bisexualité dans des critiques pourtant méritées. Tout dire équivaldrait à perdre cet ami. Ne rien dire équivaldrait à se perdre soi-même. Dire devient difficile. Se taire aussi. C'est là qu'arrive le non/nom imprononçable, qu'il voit et pense, sans pouvoir le dire. Face à Freyhau, Freud se sent face à Fliess, face au *Herr*, dominé, rêveur de reconquérir son indépendance et d'être lui-même le *Herr*. De là un certain récit : « Je faisais le récit des différentes particularités des Turcs qui y vivaient, telles que j'en avais entendu la description, il y a des années, par un cher collègue qui avait longtemps vécu parmi eux en tant que médecin<sup>23</sup>. »

Ces particularités sont au nombre de deux, l'une en rapport avec la mort du corps et l'autre avec la fin de la vie sexuelle. De fait, seulement la première sera communiquée au berlinois ; mais pour dire quoi ? Freud dit à Freyhau qu'un « cher collègue » — à qui il le compare — lui a rapporté

l'attitude très respectueuse des Turcs face au médecin. Ils acceptent son verdict et se soumettent au destin. Comment ne pas voir la superposition des personnes qui se parlent ? Comment ne pas comprendre que ce sont ces souvenirs et pas d'autres qui sont évoqués, parce que les deux souvenirs concernent l'attitude des gens face au médecin et que, dans la voiture, c'est Freud le médecin ? Ce passage a tout de même de quoi surprendre. Freud agit comme si Freyhau avait oublié la qualité de médecin de Freud. Autrement dit : « Vous avez oublié qui je suis. Vous me prenez pour un autre. Je vous rappelle donc, par cette histoire, qui je suis. Tenez-en compte ! » Pour un motif qui nous échappe encore, Freud jugea l'attitude de Freyhau incorrecte, irrespectueuse ou insoumise, attitude réelle, redoutée ou imaginée. L'irrespect ne dut pas être direct sans quoi Freud l'eut noté. Il dut plutôt être indirect, perçu et éprouvé — mais tu — à partir de petits signes, comme ceux qu'il éprouvait — et taisait — face à Fliess.

Cet irrespect dut rappeler à Freud deux scènes marquantes de sa vie. La première concerne son père, alors qu'un Gentil lui avait enlevé son bonnet de fourrure et l'avait jeté par terre en lui ordonnant de descendre du trottoir. La deuxième, plus ancienne, est celle où Freud avait soulagé un besoin naturel dans la chambre de ses parents et où son père avait dit : « On ne fera rien de ce garçon. » Cette phrase sonna en lui comme un jugement dernier, comme une fin du monde et le hantera toute sa vie. La scène du bonnet, par identification, sera aussi humiliante, mais agira en même temps comme revanche, dans la mesure où le père ne « fit rien », se montrant aussi faible que son fils dans sa condamnation. Il y a sûrement là une racine de l'identification de Freud à Hannibal qui fit / ne fit rien, qui s'arrêta avant... de conquérir Rome.

Dans la voiture, confronté à un avocat compagnon et étranger, Freud était replacé face aux scènes susmentionnées, face à son « complexe paternel ». N'oublions pas que l'oubli Signorelli a eu lieu en septembre 1898, après que Freud eut passé l'été à rêver de rêves scatologiques et de scènes primitives. Dans la veille de l'oubli comme dans celle du rêve, un désir d'enfance est nécessaire pour produire cet oubli. La situation de Freud au moment de l'oubli était particulièrement propice à en éveiller plusieurs.



Nous pouvons imaginer la scène comme suit : Freud part en voyage avec un compagnon de hasard. Ce dernier fait étalage de sa profession et de sa situation à Berlin. Freud se sent diminué. Il « doit faire des économies » alors qu'il a des rêves de conquérant. Il doit refouler ces pensées et tenter d'en maîtriser les affects déprimants. Comme il arrive dans de tels cas, l'avocat perçoit cette réaction et y réagit par un gain d'assurance qui blesse et mortifie Freud. L'inconscient, peu apte au pardon et à la clémence, réclame la peine maximale pour l'accusé. Mais la peine est commuée en un avertissement : « Attention, le dernier mot appartient au médecin, non à l'avocat ! » Devant une telle condamnation-avertissement, l'accusé est supposé perdre sa superbe : « Ils traitent le médecin avec un respect particulier, et tout au contraire de notre population, ils se montrent soumis face aux coups du destin. Quand le médecin est obligé de communiquer au père de famille que l'un de ses proches est voué à la mort, il reçoit la réplique : « Seigneur, que dire à cela ? Je sais que s'il pouvait être sauvé, tu lui viendrais en aide<sup>24</sup>. »

L'anecdote a tout d'une « leçon » : « Tu me dois le respect et tu ne me l'accordes pas. Je me vois donc dans l'obligation de t'éduquer, de t'enseigner les bonnes manières : tu dois m'être respectueux et soumis même dans le cas où j'aurais à t'annoncer une mauvaise nouvelle ; c'est-à-dire, même si je te parle de ce que tu ne peux maîtriser (l'inconscient). » Autre leçon : « J'ai "tout fait" pour sauver ce qui pouvait être sauvé et cela ne peut plus être sauvé. Prépare-toi donc à comparaître devant... hum !... le Seigneur dont je vais oublier le nom... dont le nom est imprononçable... dont le nom ne doit pas être prononcé. »

Le « centre » de l'anecdote, le « faire » (tout fait/rien fait) renvoie aussi à Fliess à qui Freud dit : « J'ai tout fait pour sauver notre amitié. Je n'ai rien fait pour la détruire. » L'amitié tire à sa fin et Freud ne veut pas s'en voir accusé : « Père, ne vois-tu pas que je brûle... du désir d'être absout de la mort (Julius, Fliess) que je vais annoncer, que je dois annoncer. J'ai tout fait. Si j'avais pu sauver cette amitié (autrefois Julius), je l'aurais fait. » Freyhau représente le père de Freud qui le juge et Freud lui-même qui tente de se disculper.

La seconde histoire cheville la première à l'oubli qu'elle prépare et préfigure en ce qu'elle est pensée et tue : « À côté de cette histoire reposait dans ma mémoire un autre souvenir, à savoir que le même collègue m'avait raconté quelle importance prééminente est impartie, dans l'échelle des valeurs des Bosniens, aux jouissances sexuelles. Un de ses patients lui dit un jour : “ Tu sais bien, Seigneur, si cela ne marche plus, alors la vie n'a aucune valeur. ”<sup>25</sup> »

Par son récit, Freud est amené inconsciemment à recréer, avec Freyhau, la scène où il eut à entendre les deux histoires de Bosniens. Il reste à se demander où les deux « collègues » se trouvaient et ce qui se passait entre et en eux pour que de telles anecdotes en vinsent à se raconter, à être racontées à Freud. Le « cher collègue » en vint-il à sentir que son compagnon lui devenait étranger ? Nous en sommes assurés par la présentation de ce collègue en toute fin de texte et dans une note de bas de page. Le nom nous est donné parce qu'il a d'abord été oublié par Freud... au moment où il voulut le dire à un autre collègue : « Un jour où je voulus raconter cette même petite aventure à un collègue, le nom de mon informateur sur les histoires de Bosnie m'échappa soudain<sup>26</sup>. »

Freud, parlant des histoires du collègue Pick à Freyhau, dut se rappeler avoir oublié le nom de Pick au moment où, venant de jouer aux cartes, il voulut le nommer sans y réussir. Déconcertant oubli puisque Pick avait fourni le moyen de retenir son nom en l'associant au jeu de cartes : « Mais je ne m'appelle pas cœur (*Herz*), je m'appelle Pick (pique)<sup>27</sup> ». Freud nous dit que l'« autre » n'est pas *Herr Herz*, le Seigneur cœur, mais Pick le pique. L'autre pique. L'autre agresse. Représentations de mots et de choses sont ici présentes comme elles le sont dans l'oubli d'un nom dont le visage, l'œuvre et les lieux où on les voit sont bien présents. Freud se sert des mots, des anecdotes de Pick pour faire dire aux habitants du pays et à deux reprises encore : « Herr », lorsqu'ils s'adressent au médecin. « À bon entendeur salut ! À vous de comprendre que je vous demande de me dire : “ Herr ”. »

Il nous semble qu'il y a ici une étroite connexion entre le respect, le « Herr » et la valeur accordée à la vie. Sans respect, la vie n'a pas de valeur. Cela serait confirmé par le caractère des habitants du pays décrits comme fiers,

indépendants et luttant jusqu'à la mort pour être reconnus. La nécessaire connexion avec l'enfance de Freud serait assurée par les deux scènes du chapeau et des besoins naturels soulagés dans la chambre des parents. Ces souvenirs ramènent à la perte du respect et au désir d'oubli de ces pertes, car elles débouchent sur des scènes de castration (perte du chapeau et condamnation de l'avenir de l'enfant, c'est-à-dire sa mort). En sentant venir le malaise, Freud réagit en prenant la conversation en main et en l'orientant vers le respect par le récit des mœurs turques et par le nom imprononçable. Il est le *Herr*, le Dieu, même s'il ne peut rien faire. Que de désir dans cette définition du Dieu qui ne fait rien, qui ne juge pas et ne s'accouple pas !

Même s'il ne peut rien faire pour montrer sa valeur à Freyhau, que ce dernier lui accorde le respect dû à son titre de médecin ! Même s'il ne peut rien faire face à Fliess, que ce dernier lui conserve le respect dû à son titre de compagnon-collègue ! Même s'il ne peut rien faire pour se retenir de s'exhiber en se laissant aller à un besoin naturel dans la chambre de ses parents, que son père continue de lui accorder son respect ! Il faut d'ailleurs comprendre cette scène princeps comme suit : au moment où le petit garçon veut imiter son *Herr*, son Dieu, faire un « acte de Dieu », le Dieu le repousse et le condamne. Il n'est pas reconnu dans son acte et son désir de créateur et il se voit ridiculisé, rabaissé. Grave atteinte narcissique. Phalliquement et narcissiquement, il est castré de la parole de *Herr* son père. Enfin, même si Freud éprouve des sentiments négatifs envers ce dernier et Fliess, il eut voulu conserver le respect de lui-même au lieu de se sentir fautif et jugé aussi sévèrement. Car ne se juge-t-on pas comme on a été jugé et ne juge-t-on pas les autres comme on se juge ? Or, le jugement du père fut définitif : jugement dernier. Autre point : même si son père est vu comme castré du chapeau, Freud eut voulu lui conserver intact le respect qu'il lui vouait, comme pour Fliess qu'il voyait « travailler du chapeau ».

Cela nous montre à quel point Freud dut lutter pour reconquérir l'estime de soi après le jugement de son père. Ce jugement, il craint de le voir revenir chez d'autres à cause de ses travaux et de ses idées. Il craint aussi de perdre le respect de Fliess, ici représenté par l'avocat lui marquant de légers signes d'irrespect, le traitant, par exemple, trop rapidement en familier sans que Freud ne s'autorise à en faire autant, d'où le sentiment de rabaissement.

On remarquera, dans la même veine, que la lettre à Fliess du 22 septembre 1898 commence par un paragraphe où l'espoir est faible face à l'avenir : « Quelle misère de vivre ici où rien ne favorise l'espoir de mener à bien une tâche ardue<sup>28</sup>. » Il le rassure ensuite sur la concordance de leurs opinions tout en avançant qu'il doit se comporter « comme si je n'avais affaire qu'à des facteurs psychologiques ». Puis il se demande : « Pourquoi tout cela ne s'accorde-t-il pas pour moi ? Je l'ignore. » Après cette question et cet aveu d'ignorance, il avance l'exemple de l'oubli Signorelli tout en terminant par un doute : « Mais comment et à qui rendre tout cela plausible ?<sup>29</sup> » Phrase qui n'est pas sans rappeler le « Seigneur, que dire à cela ? » Il soulève alors la possibilité de se rendre à Berlin, mais y renonce de crainte de s'attirer la colère des dieux (*Herr*) et des hommes (Fliess). Il termine sa lettre par l'espoir (!) de savoir comment l'aîné de Fliess réagit à la naissance de sa cadette. Revoilà Julius ! Freud hésite à dire à Fliess, son cadet de deux ans, son « Julius », que le désaccord s'accroît sur ses théories et qu'il voudrait bien oublier... jusqu'à son nom. Seulement, il vient de mettre au jour le mécanisme de l'oubli. Il ne peut donc plus recourir à cet adjuvant.

Si le texte sur l'oubli se centre sur le cas Signorelli, il se termine par l'étude du refoulement et de l'amnésie hystérique : « Les hystériques ne savent pas ce qu'ils ne veulent pas savoir<sup>30</sup>. » Freud parle de lui : il termine son texte avec trois autres oublis, celui de Pick rapporté plus haut, celui du nom d'une rue et celui d'un numéro de porte. Notons au passage la relation entre ces derniers oublis passant par le mot « carte » : carte à jouer dans le cas de Pick et carte de visite dans le cas du nom de rue. Or, les cartes à jouer son éminemment inductrices de triangulation, ne contenant que trois figures (père, mère, fils), une lettre (l'as) et des chiffres. Ces chiffres seront le signe permettant d'associer l'oubli de la maison où il se rend régulièrement et où il ne sait plus se rendre quand un nouveau cocher doit l'y conduire. Il est révélateur que le récit de cet oubli soit incorporé à un autre récit d'oubli et que ces oublis se fassent en... voiture, comme avec Freyhau.

La fin du premier chapitre de la *Psychopathologie* se termine par cette phrase sibylline : « À côté du simple oubli de nom propre, il existe des cas où l'oubli est déterminé par le refoulement<sup>31</sup>. » Il y a là une prudence suspecte, alors que tout ce qui précède démontre exemplairement le travail

du refoulement. Cette prudence semble s'adresser aux psychologues dont on peut se demander par qui ils étaient représentés dans l'esprit de Freud au moment où il écrit ces lignes. C'est d'ailleurs dans ce troisième récit de l'oubli Signorelli — cette fois non troublé par le récit intégré d'autres oublis, mais suivi d'une série qui forme l'ouvrage — qu'il écartera le plus radicalement les circonstances de l'oubli : « Quant aux conditions dans lesquelles s'était produit l'oubli, elles me paraissent inoffensives et incapables d'en fournir aucune explication<sup>32</sup>. »

Là encore, refoulement. Freud pratique la méthode de la « terre brûlée », détruisant les indices, brouillant les pistes : « N'allez pas chercher de ce côté, il n'y a que des détails sans valeur », semble-t-il nous dire. Or, nous savons ce que de tels « détails » peuvent contenir et révéler lorsque nous les interrogeons.

Arrivons à l'oubli : « Un moment plus tard, notre entretien se tourne vers l'Italie et la peinture, et j'eus l'occasion de recommander instamment à mon compagnon de route d'aller un jour à Orvieto pour y voir les fresques de la Fin du Monde et du Jugement dernier, dont un grand peintre avait orné une chapelle de la cathédrale<sup>33</sup>. »

De l'entretien précédant la bifurcation de la conversation, nous ne savons que ce que Freud nous rapporte avoir dit à Freyhau. Il y eut sûrement des sujets d'entrée en matière et de liaison autres que ceux décrits ; mais Freud les a rejetés, les jugeant secondaires à son propos. Il ramène le tout à deux anecdotes, nous avouant n'avoir confié que la première à Freyhau. Autrement dit, il censure différemment selon l'auditeur ou le lecteur.

Le refoulement de cette seconde anecdote modifiera la tournure de l'entretien et déplacera l'attention en changeant de pays et de sujet, en ramenant à la position de touristes. Laissons les Turcs ! Voilà l'Italie ! Voilà le sujet neutre, la peinture ! Mais les généralités n'ont qu'un temps et le refoulé revient au galop, faisant glisser du sujet neutre au malaise de départ. Freud reprend la position de dirigeant des débats et « recommande instamment » à Freyhau d'aller à Orvieto voir la Fin du monde et le Jugement dernier. Revoilà le médecin annonciateur de la mort ! L'invitation n'équivaut-elle pas à un : « Allez au diable ! » ? De fait, il y a

une double attaque dans cette invitation tournant au mot d'esprit. L'une est d'aller à la mort et l'autre est d'être jugé et ridiculisé.

En sa qualité de médecin, Freud ne pouvait ignorer l'orviétan, ce remède fabriqué à partir d'extraits de plantes et de miel, mis au point par un charlatan d'Orvieto, d'où l'expression « marchand d'orviétan » pour signifier « charlatan ». Freyhau connaissait-il cette expression ? Dans l'affirmative, l'attaque était à peine déguisée et répondait à ce qu'il pouvait lui-même signifier à Freud. Dans la négative, elle était dissimulée et Freud se moquait doublement de son compagnon. Dans les deux cas, quel mot d'esprit ! Mais il y a davantage avec la référence implicite à la botanique (référence à la justification du rêve de la monographie botanique) et au miel. L'orviétan ne complète-t-il pas la série cocaïne — cyclamen — tussilage, laquelle remet en scène l'« effeuillage » de la jeune Pauline avec John et conduit à l'agression physique imaginaire de Freyhau ? Le miel, d'autre part, ramène à la lecture de Meyer, que Freud fit peu de temps auparavant, et à la « fausse accusation » contre Julien, le héros du livre *Les souffrances d'un jeune garçon*. Ce faisant, il traite Freyhau de sot et l'envoie encore à la mort : « ... un camarade lui fit dessiner une abeille puis écrire bête à miel ; le P. Amiel déchiffre : bête Amiel et fait fouetter Julien au point de le rendre malade, maladie dont il mourra<sup>34</sup>. »

En conseillant à Freyhau d'aller à Orvieto, Freud le traite sans s'en rendre compte de charlatan et de bête ; mais ces mots d'esprit implicites, au lieu de le libérer, le conduisent à la castration, d'où la fuite dans l'oubli.

Freud dut parler des fresques de Signorelli à Freyhau et lui en fournir une description sommaire mais saisissante. Ressemblait-elle à ce qu'Anzieu nous dit à propos du Jugement dernier ? Peut-être. Écoutons-le : « ... Le Jugement dernier a dû évoquer à Freud des thèmes qui l'avaient, sous l'influence de Nannie, précocement frappé : la mort comme châtiment, les tourments de l'enfer. Quelle liaison avec la sexualité ? Des corps vigoureux et admirables, des hommes entièrement dévêtus avec tout le détail des organes génitaux ; des femmes nues, deux d'entre elles se prenant par le cou, l'une caressant le sein de l'autre ; une hallucinante série de supplices, dont la contemplation peut éveiller bien des plaisirs sadiques : des mains ou des cordes qui étranglent, des pieds écrasant à terre des têtes, des coups

de poing sur la nuque, des femmes nues jetées à terre par des diables verdâtres ou violacés, ou encore saisies à bras-le-corps et étreintes à en étouffer, renversées et traînées, portées sur le dos la tête en bas, ou supportant sur elles l'inferral cavalier qui les fait plier et les griffe ; au-dessus, un diable aux ailes déployées, au sourire obscène, transporte une femme échevelée, accroupie sur son dos et dont les cuisses serrent ses reins<sup>35</sup>. »

Nous avons eu la même curiosité, mais, ne pouvant nous y rendre, nous en avons retrouvé un fragment que nous insérons à notre texte pour que le lecteur s'en fasse une meilleure idée. La scène est saisissante et ne laisse pas indifférent. Il s'agit en fait d'une immense scène primitive illustrative d'un coït sadique et du mélange sexualité-mort. Or, c'est précisément le complexe de représentations que Freud tente de repousser de la conversation en déviant cette dernière sur la peinture. Mal lui en prend puisqu'il le retrouve dans les fresques d'Orvieto.

Il revoit ces fresques et cherche à détourner son esprit des dangers qu'il y perçoit. Il y réussit en construisant l'équivalence Fresques = nom de son auteur, puis en oubliant le nom de ce dernier. Le nom recherché oriente la conversation et les esprits dans une recherche d'étranger à ne pas retrouver rapidement pour ne pas revenir à la situation menaçante. Dans le cas qui nous occupe, le procédé a si bien réussi que toute l'attention, même pour nous lecteur, finit par ne porter que sur le nom étranger oublié. La déviation de l'attention sera consolidée par l'adjonction d'autres noms étrangers dits « noms de remplacement, noms réels », mais ne correspondant pas à la personne recherchée tout en la signifiant d'une certaine manière. Il y a donc une scène vue, une menace confusément perçue dans la scène, la fuite dans un détail (le nom de l'auteur de la scène), une nouvelle menace perçue, la fuite dans l'oubli du nom, l'introduction d'autres noms entraînant la pensée plus loin encore, la demande de noms à l'autre, le refus de ces noms... jusqu'à ce que l'interlocuteur, de guerre lasse, demande de continuer le récit... sans égard pour le nom recherché. Autrement dit : « Oubliez donc ce nom qui ne m'intéresse aucunement et cessez de vous perdre dans des détails. » Le détournement de l'attention est, par cela, reconnu et dénoncé. S'il ne s'agit que d'un peintre inconnu de l'interlocuteur, ce dernier a raison de protester d'un « Qu'importe son

F I N S D ' A N A L Y S E

(Peinture de Signorelli sur cette page)





nom ! » En revanche, si la scène est primitive, parler de son auteur a une autre signification : « J'ai vu... » — Qu'importe son nom, dites-moi plutôt ce qu'il a fait, incitera l'interlocuteur intéressé, captivé par un récit secret.

Dans le cas présent, où le compagnon est invité à voir pour être ensuite distrait par des faux de remplacement, il y a répétition d'un fragment du souvenir où Sigmund et John avaient inspecté la « fleur » de Pauline et le refoulement de cette scène. Les rêves de perte de vue, de cyclope, de myopie, comme l'a montré Anzieu, illustrent bien les dangers de perdre la vue, dangers ici associés à une invitation à contempler une fresque fort... animée. Bien des rêves de Freud contiennent des affiches à regarder ou des mots à lire et illustrent la surdétermination de la vue chez ce dernier.

Par transfert, Freyhau représenterait aussi John, le compagnon de jadis. Freud l'inviterait à voir puis proposerait le détournement de la vue pour se centrer sur le savoir (botanique), sur la connaissance des mots plutôt que sur la connaissance des choses.

N'y aurait-il pas aussi, dans ce type de détournement, la reproduction de la théorie de la séduction proposée par l'analysant, détournant l'attention de l'analyste pour mieux le séduire de scènes et de théories ?

« Allez donc en Italie ; mais si vous êtes comme moi ou mon héros d'enfance Hannibal, vous vous arrêterez avant Rome. Arrêtez-vous à Orvieto... et mourez-y ! Le nom de votre bourreau sera... attendez que je me souvienne... » Là arrive l'oubli, preuve que le nom si connu est doublé, triplé de noms inconnus. C'est l'oubli du nom qui permet de nommer les noms de remplacement et de feindre une perte pour mieux piéger l'autre.

Le Jugement dernier du médecin est : « Il n'y a plus rien à faire. » La fin du monde est celle de la vie sexuelle. Le Jugement dernier du père de Freud est : « On ne fera rien de ce garçon. » La Fin du monde est la perte de son estime. Le Jugement dernier de Fliess est : « Tu ne feras rien sans la bisexualité-bilatéralité. » La Fin du monde est la fin de l'amitié dont Freud ressent encore le besoin pour le stimuler à trouver et à écrire. Le Jugement dernier de Freyhau est : « Il ne fera rien, c'est un charlatan. » La Fin du monde est le retrait de son estime dans l'instant du voyage. Le Jugement

dernier de Freud envers lui-même est : « Je ne ferai rien. » La Fin du monde est l'abandon de sa théorie, la fin de sa capacité d'expliquer l'hystérie.

Il n'y aura plus de *Herr*. Il n'y aura plus d'estime. Il n'y aura qu'un petit garçon humilié, regardant les parents qu'il avait pensé conquérir et qu'il n'a su qu'irriter. Tel Hannibal s'arrêtant avant Rome, il s'arrête avant le lit. Il a échoué. On le gronde. On se décourage de lui. Il n'avait rien compris. Il a tout fait de travers. Sa théorie est fausse. C'est un charlatan. Rage ! Désir de détruire l'auteur du jugement dernier, de cette fin du monde. Meurtre par la pensée toute-puissante : « Qu'il ne soit plus là, qu'il soit... oublié ! Qu'à l'image de Dieu, son nom devienne imprononçable et remplacé par d'autres ! Adieu *herr* papa ! Adieu aussi *herr* Sigmund ! Il n'y a plus d'avenir... Non. Je reviendrai... Je reviendrai, mais ailleurs, avec d'autres qui ne connaîtront pas l'histoire et je rejouerai la scène et je serai honoré au lieu d'être grondé et humilié. Je serai un conquérant. Je serai... J'y suis... Quoi ? Vous ne voulez pas me respecter ? Vous voulez agir comme mon père ? Allez au diable ! Mourez ! »

Freud n'a rien oublié de ce qu'il a vu. Il n'a oublié qu'un nom devenu imprononçable.

« Je forçai ma mémoire, je fis défiler devant mon souvenir tous les détails de la journée passée à Orvieto, j'acquis la conviction que pas la moindre chose ne s'en était effacée ni obscurcie. Au contraire, je puis me représenter la peinture avec des sensations plus vives que je ne le puis habituellement ; et avec une particulière acuité se tenait devant mes yeux l'autoportrait du peintre — le visage grave, les mains croisées —, que celui-ci a placé dans le coin d'une peinture à côté du portrait de celui qui l'avait précédé dans ce travail. Fra Angelico da Fiesole, mais le nom de l'artiste qui m'est habituellement si familier se cachait obstinément. Mon compagnon de voyage ne put me venir en aide ; mes efforts soutenus n'eurent d'autre succès que de faire émerger deux autres noms d'artistes, dont je savais pourtant qu'ils ne pouvaient être les noms justes : *Botticelli* et en second lieu *Boltraffio* <sup>36</sup>. »

Tout est là. Tout le vu, hormis le dit. Seul le nom est tu. Au lieu du nom, deux visages s'imposent (comme dans la scène primitive), un autoportrait (de Signorelli) « le visage grave et les mains croisées »... comme un mort et

le portrait de son prédécesseur Fra Angelico da Fiesole. Deux visages vus, deux touristes cherchant un nom, deux noms de remplacement.

À l'aide de ce schéma, considérons ces noms et leurs déterminations psychiques :

(Signorelli — Fra Angelico da Fiesole)

(Freud — Freyhau)

(Botticelli — Boltraffio)

Signorelli est barré. C'est l'oublié. C'est le *herr*, le *signor*, le seigneur, le monsieur, le père. Son prédécesseur pour les fresques, c'est le mémorisé, mais le non-remarqué. C'est le Fra ou le *Frau*. C'est madame, l'épouse, la femme, la mère. Or, Fr est ce qui unit Freud, Freyhau et Fra Angelico. Freyhau manque de respect à Freud... Il est aussi comme Julius qui s'imposait par sa naissance et entraînait à penser que *Herr* et *Frau* y étaient pour quelque chose... à imaginer, à voir. Fin d'un monde. Jugement dernier : « Ils perdent mon respect. Je suis le fruit de cela, je perds aussi mon respect. »

Fra Angelico est à demi barré parce qu'il est absent de la lettre à Fliess et de la *Psychopathologie*. Freyhau est barré parce qu'il deviendra anonyme dans les écrits ultérieurs à la lettre à Fliess.

À leur place, deux autres noms dont la première syllabe surtout est retenue au départ. Plus loin, Freud reconnaîtra le *elli*<sup>37</sup> et le *trafoi*, ce dernier en relation avec la mort. Le *ttic* et le *l* demeureront dans l'ombre ou plutôt hors du soulignement pour le *ttic* et hors parenthèses pour le *l*. Le début et la fin sont retenus dans les deux cas, mais pas le milieu.

Au point de vue de l'image du corps, comme le soulèverait Anzieu, le centre, c'est le sexe. Or, le sexe des deux « Bo » remplaçant les *Herr* et les *Frau* sont mis hors d'attention. Surdétermination des extrémités et refoulement de leur centre.

Au point de vue de la relation à l'autre (Fliess, Freyhau, le couple des parents), le centre du *ttic*, le *ti* veut dire « tu » en italien et le *ttic* assone avec *ticchio* qui, encore en italien, veut dire « tic ». Le tic, comme nous le savons, est un acte involontaire, manqué, petit accident et compromis donné à

voir, de la même famille que le lapsus et l'oubli de nom propre. Pour sa part, le /ne peut correspondre qu'au « la » italien qui prend l'apostrophe devant une voyelle, par exemple un « a » comme dans Amalia, la mère. Il y a un exclu dans la relation : Freud dans la scène du « Il ne fera rien », Freyhau dans « Allez à Orvieto » et Fliess dans « Je commence à moins te suivre ».

Au point de vue psychique, l'exclu est le refoulé, l'oubli sur lequel Freud est à travailler.

Il y a bien des regroupements que nous pouvons faire avec les lettres significatives :

F : (première lettre de noms propres) : Freud, Fliess, Freyhau, Fra Angelico da Fiesole, Fluss (l'amour d'adolescence de Freud).

Fr : (deux premières lettres de noms propres et de lieux) : Freud, Freyhau, Fra Angelico, François II empereur d'Autriche (le pays « Herr » du pays visité), François-Joseph 1<sup>er</sup> empereur d'Autriche (idem), Freiberg (ville natale de Freud).

Sig : (trois premières lettres de noms ou prénoms) : Sigmund, Signorelli<sup>38</sup> et Gisela (les trois premières lettres inversées de l'amour d'adolescence).

Elli : (dernières lettres de noms propres) : Signorelli, Botticelli.

Li : (syllabe terminale ou de centre) : Signorelli, Botticelli, Angelico, Fliess, Amalia, Emmeline (belle-mère de Freud), Oliver Cromwell (héros d'adolescence).

Bo : (première syllabe de noms propres et de pays) : Botticelli, Boltraffio, Napoléon Bonaparte (Corse venant d'Italie), Bosnie, Préborg (nom nouveau de Freiberg).

Chaque nom propre de personne ou de lieu se voit associé ou renvoyé à un autre, inclus dans une série. Pour un homme tel que Freud chez qui le visuel a tant d'importance, l'écrit, la syllabe est comme une affiche ou comme un élément de formule (chimique ou psychique)<sup>39</sup>. Le désir inconscient ayant l'aspect d'une formule, il resterait à dégager celle qui se forme de ces syllabes.

Il y a un autre détail qui laisse songeur le lecteur des différentes versions. Il s'agit des versions bien différentes du retour à la mémoire du nom refoulé. Dans la lettre à Fliess du 22 septembre 1898, il écrira : « Enfin le

nom me revint à l'esprit : Signorelli et, tout de suite après le prénom : Luca<sup>40</sup>. » Dans « Sur le mécanisme psychique de l'oubli », il écrira quelques jours plus tard : « Comme j'étais en voyage et n'avais pas accès aux ouvrages de référence, il me fallait bien accepter pendant plusieurs jours cette défaillance de la mémoire et le tourment intérieur qui s'y associait et revenait plusieurs fois par jour, jusqu'à ce que je rencontre un Italien cultivé qui me libéra en me communiquant le nom : Signorelli. Je pus alors de moi-même ajouter le prénom de l'homme<sup>41</sup>. »

Enfin, dans le texte de 1901, il écrira : « Mais lorsque le nom correct avait été prononcé devant moi par une autre personne, je l'avais reconnu sans une minute d'hésitation<sup>42</sup>. »

Différences donc et éloquence des différences ! À Fliess, il dit qu'il a trouvé sans aide. Nous n'avons pas besoin d'un dessin ou de fresques pour comprendre qu'il y a là une référence à la bisexualité comme théorie qu'il est à glisser sous son nom. L'oubli de Signorelli préfigure la querelle de priorité. L'oubli relaté à Fliess et la remémoration du nom propre oublié, du nom de l'auteur (*Herr*) signant l'œuvre, prend un sens fort particulier en la situation : « Pas toi ni nous deux, mais moi seul. » Il y a là une formulation — ou une formule — qui reflète le tableau lui-même dans sa signature inversée. Freud cherche un nom. Il en trouve deux sur le tableau et deux de remplacement — comme pour Julius Mosen d'ailleurs. « Avec une particulière acuité », il voit les deux visages de Signorelli et de Fra Angelico, en médaillons, signant l'œuvre. Se souvint-il tout de suite du nom de Fra Angelico ou le nom de ce dernier lui revint-il en mémoire plus tard ? Dans un cas comme dans l'autre, il fut écarté du récit au profit de Signorelli tout en étant nommé. Il ne peut faire autrement ; il vit Fra Angelico, mais ce n'était pas celui dont il voulait savoir le nom. Seul le nom de celui qui prit son relais et qui reste associé à l'œuvre qu'il acheva était important. Le prédécesseur (Fra Angelico ou Fliess) pourrait être oublié.

Cet oubli n'est pas simple. Il a bouleversé Freud au point de le lui faire analyser en trois temps dans un récit épistolaire, un article et sa reprise dans un volume extraordinaire montrant les abysses de la vie quotidienne. Les circonstances qui l'entourent sont trop surdéterminées dans leurs significations et leurs associations pour ne pas aboutir dans un lieu où elles

doivent trouver leur solution de compromis, dans un carrefour psychique où tout se dit en quelques mots ; mais en quelques mots d'une polysémie remarquable. Freud nous dit qu'il s'était habitué à penser en italien (premier changement de langue). Il se retrouve avec Freyhau et parle allemand (deuxième changement). Mais quelque chose le rebute dans l'Allemand lui servant à parler des Turcs et il l'envoie à Orvieto y recevoir son jugement en italien (troisième changement). Il veut lui dire le nom de l'ordonnateur de ce jugement, l'oublie, demeure paralysé (sans langue), puis s'agite à la manière des aphasiques (langage gestuel) qui voient sans avoir le mot pour dire. Les trois principaux changements de langue construisent un carrefour interlangues. Freud ne sait plus comment dire, hésite entre ses identifications linguistiques et exprime dans un nom propre une formule condensée et polyglotte qui dit tout et ne montre rien, soit l'inversion du chemin de la perte du nom. Signorelli retrouvé, Luca n'est pas loin et revient sans effort.

Situons-nous un instant dans ce carrefour interlangues et polyglotte et examinons le sens de ces mots-formules en changeant simplement la langue de celui qui les entend. Tout hypothétiques que soient ces résultats, ils n'en sont pas moins intéressants à considérer. Nous ne retiendrons que trois langues en sachant qu'il en faudrait plus — ce qui constituera nos efforts ultérieurs :

1) <i>langue</i> : italien	<i>nom</i> : Luca Signorelli	<i>sens</i> : nom du peintre
<i>Déformation</i>	Luce al Signore lí	<i>sens</i> : Lumière à (ce) Seigneur-là !
<i>Contraction de la déformation</i>	Luc (e) a Signorelli	<i>sens</i> : Lumière sur ce Seigneur ! ou Éclairez donc ce Seigneur !
<i>Mot d'esprit</i>		Éclairez-le donc, Seigneur !
2) <i>langue</i> : anglais	<i>nom</i> : Luca Signorelli	<i>sens</i> : nom du peintre
<i>Déformation</i>	Look a sign or relay	<i>sens</i> : Vois un indice ou retransmets
<i>Contraction de la déformation</i>	Looka Signorelay	<i>sens</i> : Vois ce que je veux dire ou laisse la place à un autre
<i>Mot d'esprit</i>		Va voir ailleurs si j'y suis !

3) <i>langue</i> : latin	<i>nom</i> : Luca Signorelli	<i>sens</i> : nom du peintre
<i>Déformation</i>	Luc (es) a (sinus) signo reli (gio)	Éclaire l'âne qui a pour signe le Seigneur
<i>Contraction de la déformation</i>	Luc a signo reli	Éclaire-moi, âne-Seigneur ! ou Éclaire-moi donc, toi l'âne- Seigneur !
<i>Mot d'esprit</i>		Seigneur âne, éclaire-moi.

Cela peut paraître tiré par les cheveux, forcé... Nous le pensons. Mais l'inconscient ne tire-t-il pas par les cheveux quand il compose ses formules ? Ne force-t-il pas la représentation ? Freud, au moment de l'oubli Signorelli, est à la veille de découvrir l'inconscient dans le mot d'esprit et d'écrire que l'enfant éprouve un grand plaisir à jouer avec les mots et les sons et qu'il est amené à renoncer progressivement à ce plaisir : « Lorsque l'enfant apprend le vocabulaire de sa langue maternelle, il se plaît à “ expérimenter ce patrimoine de façon ludique ” (Groos). Il accouple les mots sans souci de leur sens, pour jouir du plaisir du rythme et de la rime. Ce plaisir est progressivement interdit à l'enfant jusqu'au jour où finalement seules sont tolérées les associations de mots suivant leur sens. Mais, avec les progrès de l'âge, il cherche encore à s'affranchir de ces restrictions acquises à l'usage des mots, il les défigure par certaines fioritures, les altère par certains artifices (redoublement, tremblement), il se forge même avec ses camarades de jeu une langue conventionnelle<sup>43</sup>. »

Nous tentons donc d'apprendre, à sa suite, la langue Signorelli, inventée sur le coup, d'un mot d'esprit qui n'en paraissait pas un. Freud est par ailleurs à rêver, en ces mois de 1898, une suite de rêves où les mots sont saisis dans leur caractère de carrefour, mots complets ou partie de mot pour signifier le mot. Les rêves *Hearsing*, *Norekdal*, *Autodidasker*<sup>44</sup> sont là pour nous en convaincre. Les associations verbales « Pélagie - Plagiat - Plagiostromes (squales) - vessie natatoire de poisson (...) Playen (les tourments) » font remarquer à Anzieu les jeux de Freud : « La souplesse avec laquelle Freud joue des références linguistiques est parfaitement illustrée par cette succession : un nom propre français, un nom commun, français ; un nom savant zoologique tiré du grec ; le même mot traduit en



allemand ; enfin un nom commun allemand qui est à la fois un nom courant et un nom composé<sup>45</sup>. »

Dans son travail sur le mot d'esprit, Freud est très explicite sur ce procédé de glissement de sens à partir de la sonorité et de ses ressources inventives : « Je sais à présent où chercher la technique de ce mot d'esprit (il vient de parler de l'exemple Rousseau), mais j'hésite encore sur la formule ; essayons la suivante : la technique du mot d'esprit consiste à employer un seul et même mot — le nom — de deux façons différentes, une première fois dans son entier, une seconde fois décomposé en syllabes à la façon d'une charade<sup>46</sup>. »

Il est intéressant d'observer ici les trois exemples donnés pour illustrer son propos : « Cette même technique du double emploi se retrouve dans un mot d'esprit qui permet, dit-on, à une dame italienne de se venger d'une remarque déplacée de Napoléon 1<sup>er</sup>. Dans un bal de la cour, il lui disait, en parlant de ses compatriotes : « Tutti gli Italiani ballano così male » (Tous les Italiens dansent si mal). Elle répondit du tac au tac : « Non tutti, ma buona parte » (Non pas tous, mais une bonne partie.) (Brill, I.C.).

(D'après Th. Vischer et K. Fischer) : À la première représentation d'Antigone à Berlin, les critiques trouvèrent que la représentation manquait du caractère d'antiquité classique. L'esprit berlinois se saisit de cette critique en ces termes : Antik ? oh, nee ! (Antique ? Oh, non !).

Un mot d'esprit, fondé également sur la décomposition, court les cercles médicaux allemands. Si l'on demandait à l'un de ses jeunes clients si jamais il se masturbe, il répondrait à coup sûr : O na, nie (oh non ! jamais)<sup>47</sup>. »

Le premier exemple porte sur un jeu de mots avec un nom propre soit celui du *Herr* Napoléon, étranger en Italie à ce moment-là. Sous le jeu de mots, le désir de vengeance. Le *Signor* avait manqué de respect à une femme de la cour, donc à une femme qui se sentait, comme *Frau*, diminuée par l'irrespect du Corse.

Le deuxième exemple nous amène à Berlin. On croit suivre l'aventure Signorelli à la trace. Nous sommes confrontés à un jeu de mots avec un nom propre — encore un — mais où le nom est mis en relation avec le passé,

avec un nom antique nié et ridiculisé pour critiquer avec les critiques tout en se moquant des critiques.

Le troisième exemple nous entraîne dans le passé des jeunes clients, quand ils affrontent le père (médecin) qui leur demande s'ils se masturbent. Ils affirment alors la masturbation en la niant. Or, dans ce jeu de mots, il y a encore un nom propre (Onan) et même un nom propre plus caché, plus intime pour Freud (Nannie) déjà préfiguré et inclus dans le nom propre décomposé d'Antigone Antik ? *Oh, nee !* par le *nee* — renvoyant lui-même au non, donc à l'interdit. Ainsi Freud lie-t-il une scène d'irrespect (scène primitive perçue comme coït sadique) à une autre scène d'irrespect (le nom ridiculisé) liée à l'Œdipe par le nom d'Antigone et à une dernière scène où la menace de castration (médecin) est surmontée par l'humour défiant.

Revenant maintenant au cas qui nous occupe, nous voyons que Freud, reprenant ce procédé de l'humour, se sert du nom de Signorelli comme d'une phrase déformée et contractée. Il parle, il dit ce qu'il veut à ce *Herr* pour se moquer de lui, pour l'envoyer à la mort et pour lui proposer un rébus défiant par des mots qui lui échappent à lui-même. L'incident vécu, il ne restait, prime non négligeable, qu'à tout raconter à Fliess en reprenant encore une fois le langage du rébus, mais d'un rébus incorporé à un discours sérieux.

La seconde version de la remémoration contredit la première : le nom propre ne lui revint pas à l'esprit. Il ne parvint pas à vaincre ce refoulement. Pendant plusieurs jours, il se questionna, en ressentit du tourment et ne parvint pas à la remémoration souhaitée. Il rencontre enfin un Italien cultivé qui le « libère » de son tourment en prononçant le nom magique. Aussitôt, le prénom s'ajoute de lui-même, ironiquement pourrait-on dire.

Le nom de famille de l'autre, perdu dans l'oubli, fait perdre le prénom et le sens du nom de l'autre et de soi (*Meine Freude*, ma joie). Sans racine, l'identité est menacée. Retrouvant les origines après le refoulement des (im)pulsions menaçantes, il y a reprise de l'identité, « lumière » (Luca) et apaisement. Au grand public, Freud peut dire qu'il a vaincu, avec aide, quelque chose d'oublié qui passait par son nom et qui demeurera barré. Sigismund deviendra Sigmund amputé de son « centre », mais d'autant

plus près, par identification héroïque, de personnages légendaires comme le héros Sigmund qui avait juré de venger son père. Un autre !

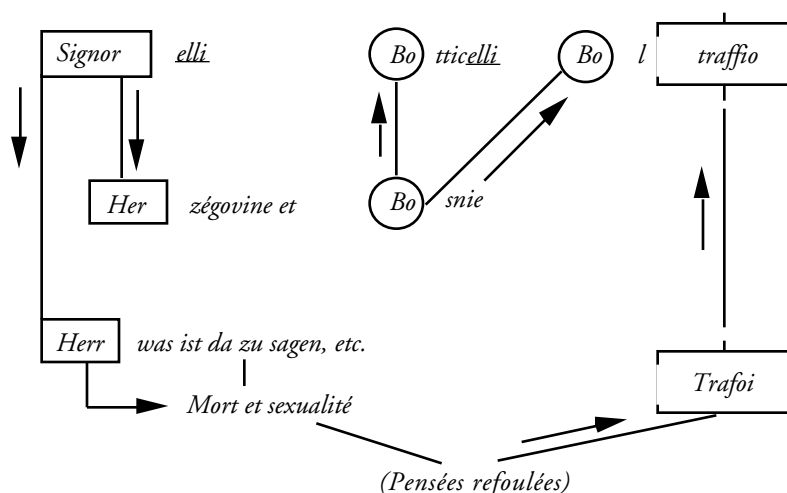
Freud retrouva-t-il seul le nom oublié ? Rapportait-il l'anecdote avec l'artifice projectif de l'Italien cultivé et aidant ? Il dut retrouver seul ce qu'il y avait à côté du nom (Luca) et ce que cet oubli voulait dire. Mais le nom dut lui être fourni par une autre personne, comme il l'écrira dans la troisième version.

Il est significatif à ce propos que la précision s'estompe là au sujet de l'identité de l'informateur (moi, un Italien cultivé, une personne) de la même manière que pour le compagnon de voyage (un avocat berlinois (Freyhau), mon compagnon, un étranger). À n'en pas douter, le refoulement tente de bloquer l'aveu premier par des aveux ultérieurs de nature dissimulatrice.



*Un schéma-tableau*

Ceci dit, nous nous trouvons maintenant devant le nom oublié et les noms de remplacement. Freud fait de tout cela un schéma fort pertinent dans son article sur l'oubli. Ce schéma est devenu célèbre dans la littérature analytique. Il est, dans l'article de Freud une sorte de... tableau.



Ce tableau est à l'image des fresques de Fra Angelico et de Signorelli. Il contient un résumé de fin du monde et du jugement dernier. Dans le coin gauche du haut, le seigneur italien. Dans le coin gauche du bas, le seigneur allemand. Entre les deux, la première syllabe du nom d'un pays mis en état de dépendance. Les références sont multiples à commencer par le dieu romain et le dieu juif répercutés dans l'antisémitisme. Comme le seigneur du bas renvoie à la mort et à l'impuissance (*Her was ist da zu sagen ? Seigneur que dire à cela ?*), il faut penser que le dieu, le seigneur italien, est vu comme ayant le dessus, donc que l'antisémitisme ne sera pas maîtrisé. Mais la phrase renvoie aussi à la sexualité associée à la mort. À la mort, que dire à cela ? la fin de la vie sexuelle, il y a à dire : la mort. Or, comme la mort renvoie à son tour au silence, il y a là un jugement de résignation.

Au centre, nous retrouvons l'association des deux « Bo » renvoyant au *Bo* de la série de droite par association avec le *Bo* de Bosnie. Il y a là une image-rébus qui résiste à l'interprétation que Freud en donne tout en parlant de « surdétermination ». Freud sait que les théories de Fliess sont des fantaisies. Il lui dit ici publiquement que le bi... bi... et non pas le Bo... Bo... sont reliés à une fin malheureuse, à la mort par oubli. Bisexualité et bilatéralité ne sont plus à considérer qu'à l'image d'un beau tableau divertissant, une chose du passé. Les *Signor, her, herr* sont enfermés dans des rectangles, les *Bo* dans des cercles et les *traffio, trafoi* dans des accolades. Tous les encadrements de départ se dédoublent : *Signor* donne *her, herr* ; *Bo*(snie) donne *Bo*(tticelli), *bo*(ltraffio), et *mort et sexualité*, non encadrées donnent *trafoi, traffio*. Pour un lecteur passionné de « double », de bisexualité-bilatéralité, il y a là une représentation picturale en rébus avec, à la clé, les mots de déchiffrement du rébus.

Dans le coin droit, les deux mots se renvoient l'un à l'autre, enserrés dans leurs accolades, faisant face aux mots de gauche dans leurs rectangles, mots où le *Signor* solitaire est un peu la figuration de ce qu'il adviendra de Fliess au sortir de l'examen de Freud de tous les doubles proposés par son ami.

Le tableau dut devenir trop évident. À qui en incombe la responsabilité du refoulement ? Nous ne le savons pas ; mais il est tout à fait remarquable de ne plus le retrouver dans les éditions de la *Psychopathologie* (Éd. Payot). On y lit en effet : « Le schéma ci-joint, emprunté à l'article de 1898, cherche

à donner une représentation concrète de cette association<sup>48</sup>. » Nous avons beau interroger la page du regard, aucun schéma ne suit cette fin de paragraphe. La représentation a été refoulée et demeurée telle au long des rééditions.

Ce tableau offre aussi la particularité de ne pas présenter de prénom. Or celui de Signorelli a été si important que Freud le cite dans sa lettre à Fliess du 22 septembre 1898 et dans l'article sur l'oubli. Étrangement, il n'apparaît plus dans la *Psychopathologie*.

Quant aux prénoms des peintres de remplacement, ils ont une force d'évocation telle que nous ne nous surprendrons pas de les voir eux aussi passés sous silence. Ainsi, Botticelli se prénomme Alessandro di Mariano Filipepi, dit Sandro. Alessandro évoque Alexander, le frère de Freud, Mariano évoque sa sœur Marie. Quant à Filipepi, il évoque Philipp, le demi-frère de Freud ; Philippe, le fils du concierge qui l'avait instruit des mots du commerce sexuel ; la Bible de Philippson que son père lui avait remise ; enfin, Emmeline Philipp, sa belle-mère. Boltraffio, pour sa part, se prénomme Giovanni Antonio. Giovanni évoque Jean, le fils de Freud ; c'est aussi John, son neveu avec qui il avait « examiné » Pauline. Quant à Antonio, nous le retrouvons dans les deux premières syllabes du nom Anna en plus d'être le nom de la fille de Samuel Hammerschlag et en plus de suivre un prénom qui le contient aussi (Giovanni), sans compter ce que cet *anni* peut rappeler de... Nannie. Enfin, si les noms sont des revenants, il faudrait en voir un surgir par le petit-fils de Freud, Anton, fils de... Jean-Martin.

Trafoi subit lui aussi un destin différent dans les trois textes. Dans la lettre à Fliess, Freud dit que Trafoi a été « visité lors du premier voyage ». Dans le texte sur l'oubli il dit : « ... et il m'apparaît maintenant que le deuxième nom substitutif Boltraffio, dont seules jusqu'ici les deux premières lettres se justifient par l'assonance avec Bosnie requiert une détermination supplémentaire. À ce propos, je me souviens alors que ces pensées refoulées ne m'ont à aucune époque davantage occupé que quelques semaines auparavant, après que j'eusse reçu une certaine nouvelle. Le lieu où cette nouvelle m'atteignit s'appelle *Trafoi*...<sup>50</sup> » Il ne nous dit rien au sujet de la nature de cette nouvelle. Il la révélera seulement en 1901 dans la

*Psychopathologie* : « ... un malade qui m'avait donné beaucoup de mal, s'était suicidé parce qu'il souffrait d'un trouble sexuel incurable<sup>51</sup>. » Quand l'on songe que ce livre commence par le rappel et la réanalyse de l'article écrit trois ans plus tôt et qu'il nous révèle la nouvelle qu'il nous a tue auparavant, nous pouvons saisir à quel point cette nouvelle avait bouleversé Freud. Il avait dû lire, en voyage, une lettre provenant d'Autriche et sur laquelle il avait pu voir, comme un tableau saisissant de fin du monde, que *Herr...* s'était suicidé.

Il ne nous reste maintenant, face à ce tableau, qu'à le considérer en entier. Avec ses trois types d'encadrement, ses flèches et ses mots, il est l'équivalent d'une murale égyptienne alliant le mot à l'image ou l'équivalent des rêves de Freud contenant des affiches, des lettres et des mots.

Ce texte est énigmatique. Il doit être lu avec des assonances polyglottes, avec toutes les langues que connaît Freud pour les parler ou pour les avoir déjà parlées ou comprises. Notre lecture en est encore partielle. Nous avons pu déchiffrer quelques hiéroglyphes tout en sachant que Freud a trouvé, dans le tableau de Signorelli, une sorte de... double troublant du sien, un Jugement dernier « le plus grandiose que j'aie jamais vu<sup>52</sup> », celui qui provoquera une rupture décisive dans sa vie. Ce qui se passe avec Freyhau sera une répétition de ce qui se passera avec Fliess et, il faut bien le dire, avec d'autres à venir. Quand le jugement est dernier, il faut rompre avec les personnes (Freyhau ou Fliess) ou avec les souvenirs (exclusion de la chambre des parents, suicide du patient appris à Trafoi). Ça doit se terminer pour retrouver le respect de soi-même. N'oublions pas notre hypothèse selon laquelle au départ de cette aventure Freyhau dut manquer de respect à Freud.

Après le tableau, Freud coupe court à son explication et nous entraîne à considérer que l'exemple de l'oubli Signorelli « peut avoir pour nous directement valeur de modèle pour les processus morbides, auxquels les symptômes psychiques des psychonévroses [...] doivent leur origine<sup>53</sup> ».

Pour conclure, il nous rapporte un autre oubli, soit celui du nom d'une rue de Berlin où Samuel Hammerschlag<sup>54</sup> veut le dépêcher pour transmettre ses salutations à un membre de sa famille. À ce moment-là, Freud veut consacrer son voyage entièrement à Fliess et ne tient pas à faire cette course

de politesse. Résultat, il se souvient du numéro de porte mais oublie le nom de la rue. Les deux tendances (y aller et ne pas y aller) se trouvent donc satisfaites et lui se trouve excusé auprès de Samuel Hammerschlag. Cet exemple n'est pas indispensable au texte. Pourquoi l'ajouter ? Pour étendre l'oubli des noms propres à l'oubli d'un nom de rue comme il le fera pour l'oubli d'un numéro de porte où il va souvent ? Non, non ! C'est beaucoup trop mince. S'il en rajoute, c'est pour un motif plus puissant comme celui de « doubler » la fresque Signorelli où l'auteur s'est peint dans la toile. Nous en retrouvons une confirmation dans le fait que l'on a demandé à Freud d'aller voir un membre d'une famille amie. Or, l'oubli du nom Signorelli lui est venu après qu'il eut commencé à proposer à Freyhau d'aller à Orvieto voir... une personne. Si Freyhau fait comme lui a fait avec Hammerschlag, il... oubliera. Les autres oublis ont donc comme rôle d'enjoindre au lecteur d'oublier d'aller voir...

Enfin, dans un si court texte, Freud en arrive à nous parler de l'oubli d'un nom d'ami, d'un nom de peintre, d'un nom de rue et d'un numéro de porte : quelle manière de nous parler de désorientation ! Quelle manière aussi de nous donner une autre clef de déchiffrement du tableau de son article ! Oublier pour ne pas obéir. Samuel Hammerschlag lui a prêté de l'argent à quelques reprises. Freud est donc son obligé, un peu comme un fils face à son père. Or il désobéit à ce représentant paternel pour son plaisir de voir Fliess. Il y en avait deux à voir et il n'en voit qu'un seul en oubliant ce qui mène à l'autre. Comment ne pas voir dans cet oubli une désobéissance filiale ? Ce « deux » que Freud ne veut pas voir fait aussi écho à la bisexualité-bilatéralité de Fliess, à ces deux noms à la place d'un dans le cas de l'oubli Signorelli et à ces deux auteurs de la fresque.



Le cas de l'oubli Signorelli est un cas présenté au lecteur comme une fresque-rébus. Cette fresque contient des noms propres (renvoyant à d'autres noms propres et à des prénoms, les deux, non écrits) des noms de personnes connues, des noms de pays et de ville, deux thèmes de discussion (mort et sexualité), une phrase en allemand exprimant la résignation, l'indication d'un processus psychique (le refoulement), des figures géométriques, des accolades, des flèches indiquant les directions pour le regard et un ordonnancement sur trois colonnes verticales et horizontales.

L'ensemble présente des oublis et des ellipses aussi surprenantes que celles du récit qui accompagne le tableau. Enfin, ce tableau est celui d'une découverte, celui de son résumé, celui de scènes offertes au vaste public sans toutes les clés de déchiffrement, celui d'un aveu différé à Fliess (son incroyance relative à la bisexualité-bilatéralité), celui d'un meurtre imaginaire (Freyhau) en même temps qu'une sorte de géographie du désir.

Il nous reste maintenant à élucider ce tableau dans son ensemble. Mais, « Seigneur, que dire à cela ? » (À suivre.)



N O T E S

1. Texte présenté à la Société psychanalytique de Québec le 19 avril 1989, à la Société psychanalytique de Montréal le 21 février 1991 et au pré-congrès de la Société canadienne de psychanalyse le 30 mai 1991. Prix Miguel Prados, 1990.
2. S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, 1968, p. 5. À l'avenir, nous présenterons ce livre comme P.V.Q.
3. —, « Sur le mécanisme psychique de l'oubli » in *Résultats, idées, problèmes I*, 1890-1920, Paris, P.U.F., Bibliothèque de psychanalyse, 1984. Pour alléger, nous nommerons ce texte S.M.P.O. à l'avenir.
4. —, « La signification de l'ordre des voyelles » in *Résultats, idées, problèmes I*, *op. cit.*, p. 169 ; c'est nous qui soulignons. Un autre, avant lui, avait parlé de voyelles dans un poème obscur. Un autre du nom de Rimbaud à qui Paris avait servi de tremplin. Son Fliess avait été Verlaine. À la fin de sa vie, il écrira : *Une saison en enfer*.
5. Pourquoi ce pluriel que rien d'antérieur dans le texte n'explique vraiment ?
6. S. Freud, *S.M.P.O.*, p. 99-100. C'est nous qui soulignons.
7. —, *Contribution à la conception des aphasies*, Paris, P.U.F., Bibliothèque de psychanalyse, 1989, p. 145.
8. *Ibid.*, p. 146.
9. —, *S.M.P.O.*, p. 100.
10. Freud dira à ce propos : « Pendant tout le temps qui sépare de la solution du problème et même après la disparition intentionnelle, on se sent préoccupé dans des proportions que l'intérêt de toute l'affaire ne peut en fait expliquer ». (*S.M.P.O.*, p. 100).
11. *Ibid.*
12. —, *Abrégé de psychanalyse*, Paris, P.U.F., Bibliothèque de psychanalyse, 1964, p. 42.
13. —, *La naissance de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., Bibliothèque de psychanalyse, 1969, p. 231. Pour abrégé, nous nommerons ce livre N.P. à l'avenir.
14. *Ibid.*
15. *Ibid.*, p. 232.
16. Notamment D. Anzieu, G. Rosolato, S. Leclaire.



17. *N.P.*, p. 233.
18. *S.M.P.O.*, p. 100
19. *N.P.*, p. 222.
20. D. Anzieu, *L'auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., Bibliothèque de psychanalyse, 1988, p. 531.
21. S. Freud, *L'interprétation des rêves*, Paris, P.U.F., 1967, p. 395-396.
22. *S.M.P.O.*, p. 100.
23. *Ibid.*
24. *Ibid.*, p. 102.
25. *Ibid.*
26. *Ibid.*, p. 106.
27. *Ibid.*
28. *N.P.*, p. 235.
29. *Ibid.*
30. *S.M.P.O.*, p. 106.
31. *P.V.Q.*, p. 11.
32. *Ibid.*, p. 7.
33. *S.M.P.O.*, p. 100.
34. D. Anzieu, *op. cit.*, p. 280.
35. *Ibid.*, p. 309, c'est nous qui soulignons.
36. *S.M.P.O.*, p. 101.
37. Voir le schéma de Freud, p. 33.
38. Noté par Anzieu et Rosolato.
39. Nous en avons donné un exemple dans *D'un sexe l'autre*, imprimé avec un A avant « l'autre » et un « t » qui, dans la question du colloque « L'analys(t)e a-t-elle(il) un sexe ? », finit par s'étoffer de sens dans la mesure où il est vu mais demeure imprononçable, à moins de répéter deux fois le mot dans lequel il est inclus. *L'analys(t)e a-t-elle (il) un sexe ?* Montréal, Éd. Méridien psychologie, 1989, p. 49-65.
40. *N.P.*, p. 238.
41. *S.M.P.O.*, p. 101.
42. *P.V.Q.*, p. 6.
43. S. Freud, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, coll. Idées, n° 198, Paris, 1974, p. 206-207, ci-après appelé M.E.R.I.
44. Repris sous la forme du mot d'esprit dans M.E.R.I., p. 46 et dans les pages suivantes où il reprendra l'explication avec le nom Rousseau décomposé en « roux sot ».
45. D. Anzieu, *op. cit.*, p. 316.
46. *M.E.R.I.*, p. 49. C'est nous qui soulignons.
47. *M.E.R.I.*, p. 49-50.
48. *P.V.Q.*, p. 9.
49. *N.P.*, p. 235.
50. *S.M.P.O.*, p. 104.
51. *P.V.Q.*, p. 8.
52. *N.P.*, p. 235.
53. *S.M.P.O.*, p. 104.
54. D. Anzieu, *op. cit.*, p. 307, pour l'identité de ce personnage.